Le guide du week-end

Les différents chroniqueurs du DEVOIR ont choisi pour vous, dans *Le guide du week-end, de la télévision — des émissions sur Octobre 1970, les Amérindiens, l'alcool et la loi, du Ferland-Nadeau —, de la musique — la prochaine Journée internationale — et du cinéma. Notre guide pratique hebdomadaire.*

Page B-3

Une Commission acceptable

Dans un premier de deux textes, Gérard Bergeron, professeur à l'École nationale d'administration publique, commente la formation de la Commission sur l'avenir politique du Québec. Il soutient que son mandat large et ouvert sur toutes les options, concocté par un premier ministre et son opposant-aspirant, n'est peut-être, après tout, pas si mal que ça.

Page B-8

Le samedi culturel du DEVOIR

Demain dans le DEVOIR, le Plaisir des livres propose un « Spécial octobre », 20 ans après le psychodrame de 1970. On y trouvera notamment une entrevue avec Jacques Lanctôt, le felquiste devenu éditeur. Le Cahier du samedi offrira, de son côté, un dossier sur l'enseignement des arts et une entrevue avec Chantal Julllet, nouveau premier violon de l'OSM.

Hydro-Québec à l'heure écologique

On pense pouvoir contrôler les impacts du méga-projet de Grande Baleine sur le milieu, voire même l'améliorer

Louis-Gilles Francoeur

GRANDE BALEINE est le premier méga-projet hydro-électrique québécois conçu de véritables outils de gestion environnementale, soit 20 ans de suivi biophysique dans des bassins comme le complexe voisin (La Grande) et des techniques de mitigation qui ont évolué à pas de géants.

Voilà pourquoi Hydro-Québec pense pouvoir en contrôler ses impacts sur le milieu bio-physique du complexe projeté, voire même l'améliorer! Il est difficile de déterminer le réalisme d'un tel pari. Surtout avant la publication des données complètes de l'étude d'impacts du projet, qui sera prête l'an prochain.

Non seulement peut-on prévoir ses principaux impacts mais, mais grâce à 20 ans de suivi des décisions à La Grande, « on sait ce qui marche et ce qui ne marche pas ».

Mais certains paramètres du dossier, déjà connus, portent à croire que la société d'Etat a des atouts non négligeables en mains.

Le complexe Manicouagan a été réalisé dans les années 60 sans la moindr étude d'impacts. Comme on ne connaît pas les caractéristiques de ce milieu avant sa mise en eau, on ne peut dire encore aujourd'hui avec précision ce qui a changé. Quels ont été, par exemple, les effets du harnachement et des modifications apportées au débit dans l'estuaire marin.

La réalisation du complexe La Grande a été un peu différente. Là aussi, les études d'impacts n'ont pas précédé les décisions stratégiques des ingénieurs. Mais elles ont débuté à peu près au même moment que les travaux et l'essentiel du budget de 250 millions dépensés pour l'Environnement a au moins servi à essuyer les plus grosses taches laissées dans l'environnement par les ingénieurs et les entrepreneurs trop pressés.

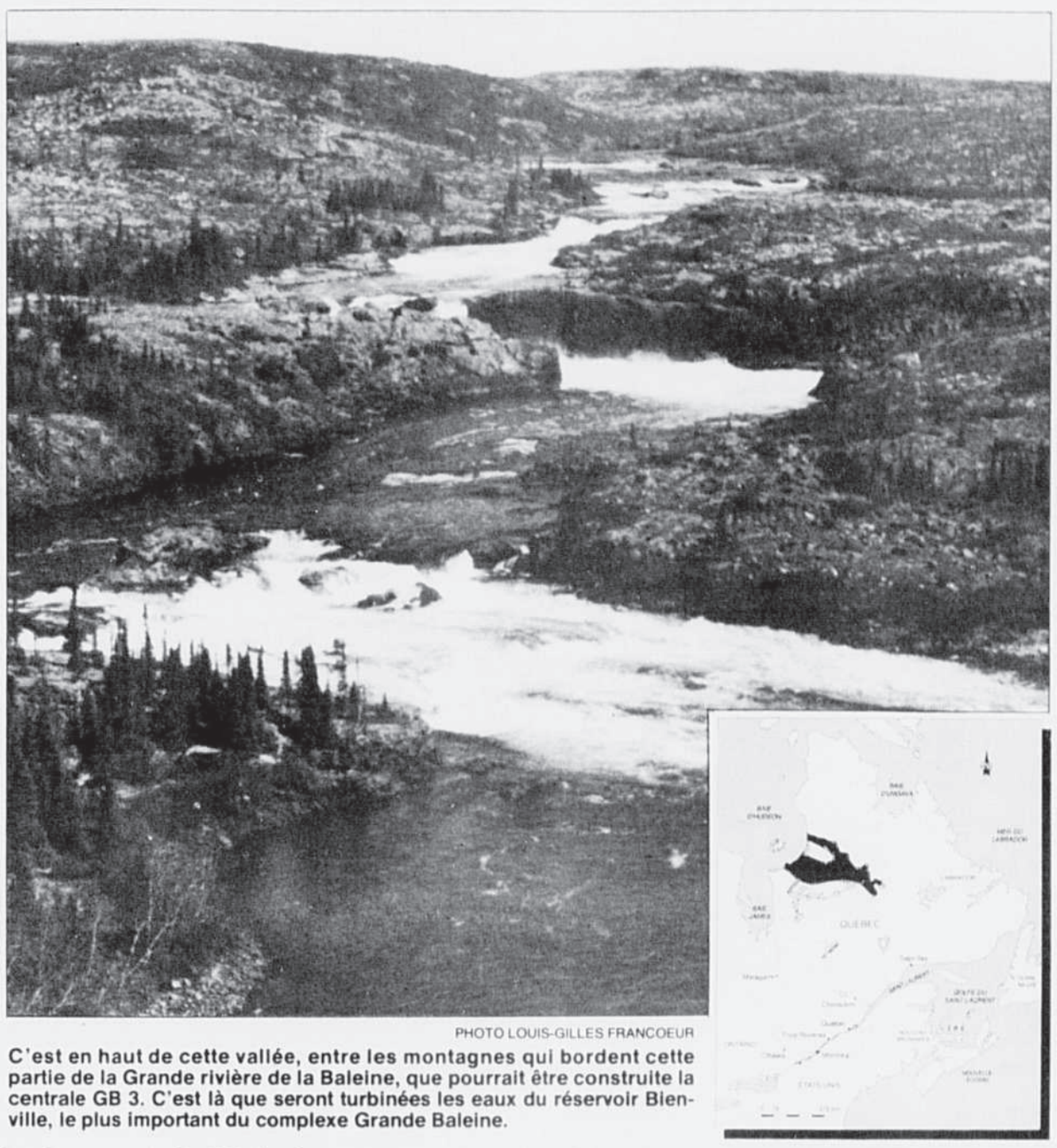


PHOTO LOUIS-GILLES FRANCOEUR

C'est en haut de cette vallée, entre les montagnes qui bordent cette partie de la Grande rivière de la Baleine, que pourrait être construite la centrale GB 3. C'est là que seront turbinées les eaux du réservoir Bienville, le plus important du complexe Grande Baleine.

Tout est différent dans le cas de GB... à part l'actuelle précipitation ministérielle à bulldozer les échéances et les règles d'une évaluation aussi rigoureuse qu'indépendante.

La première étude d'impacts sur GB a débuté vers 1970 pour être abandonnée en 1980 quand le projet a été suspendu en raison de surplus d'électricité. Le projet repartant, non seulement peut-on prévoir ses principaux impacts mais, grâce à 20 ans de suivi des décisions à La Grande, « on sait ce qui marche et ce qui ne marche pas », explique Gaétan Guertin, le grand patron des études d'impacts à la société d'État.

Le survol sur 1000 km de la 6e ligne à haute tension — la dernière construite — fait voir à quel point la technique d'implantation des équipements a évolué. Certes, les tours sont toujours là. Mais leur visibilité est infiniment moindre que celle des lignes qui transportent depuis 15 ans l'électricité de la Baie James.

Un an après avoir été construite, la 6e ligne (la 11e dans le jargon d'Hydro) est presque complètement revégétée. Les séquelles du passage des équipements de construction ainsi que du déboisement sont en général moins visibles — sur les montagnes comme en bordure des cours d'eau — que celles des 4e et 5e lignes, qui ont déjà 15 ans.

En maints endroits, on a déboisé la nouvelle ligne pour créer des terres agricoles. Ou on a implanté dans les emprises des végétaux qui étoufferont la croissance des résineux, ce qui réduira d'autant le recours aux défoliants chimiques qui demeurent malheureusement sur le gros du parcours.

Mais les solutions efficaces ne sont pas toujours disponibles. Personne n'est capable de réduire l'importance et la durée du mercure dans les réservoirs, phénomène lié à la biodégradation des matières noyées (on a noté à La Grande jusqu'à 30 fois les niveaux de mercure naturels). Seuls des programmes de soutien alimentaire peuvent éviter aux autochtones la contamination dont ont été victimes plusieurs Cris de Chisasibi.

Les relevés à La Grande indiquent depuis deux ans que le mercure commence à baisser chez les espèces vivantes. Cela confirmerait que le cycle de cette contamination est de 30 ans, ce qui rend possible la pêche commerciale dans 10 ans pour des espèces comme le doré dont les spécimens capturés dans le fleuve ou les Grands Lacs sont de plus en plus contaminés.

Les Inuit de la région de Kuujjuarapik (Poste de la Baleine), dont l'économie de subsistance repose sur l'exploitation des pêches côtières, craignent que les « poissons au mercure » présents dans le réservoir ne dévalent dans le détroit de Manitounouk où ils pourraient contaminer des espèces abondamment chassées, comme le phoque.

Voir page B-2 : Hydro-Québec

ENTREVUE

PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Claude Rondeau

Rondeau, émule de Ryan, veut secouer la torpeur de l'Office de la langue

Jean-Pierre Proulx

LE NOUVEAU patron de l'Office de la langue française, M. Jean-Claude Rondeau, le reconnaît : « L'OLF a un problème d'image publique .» Il s'est justement donné comme objectif de le sortir de cette réputation d'« assoupissement », voire de « régression » dans laquelle l'opinion publique l'a figé.

Même le Conseil de la langue française, confiait-il au cours d'une récente entrevue, a accrédité ces impressions. Mais la réalité est tout autre, soutient M. Rondeau. « Mes 16 mois au secrétariat de la politique linguistique m'en ont convaincu. » Il y a vu passer, et dans le détail, l'ensemble des programmes de l'OLF.

Pourtant, l'OLF a lui-même contribué à fariquer son image. Ainsi, dans dernier rapport annuel, il se déclare « satisfait du travail accompli et de l'évolution générale de la francisation dans les entreprises ». Mais du même souffle, il constate que 45 % des grandes entreprises n'ont toujours pas obtenu leur certificat de francisation, douze ans après l'adoption de la loi.

Ce « paradoxe », affirme M. Rondeau, tient à l'évolution technologique des dernières années, qui se fait largement en anglais. Beaucoup d'entreprises, dit-il, en voie de terminer leur processus de francisation, se sont arrêtés en chemin à cause de cela.

La mondialisation du commerce explique aussi ce ralentissement. « De plus en plus d'entreprises québécoises travaillent dans une réseau international où l'anglais domine. Plus les Québécois exportent, plus le problème s'amplifie. »

Malgré ces contraintes, des entreprises, assure-t-il, trouvent le moyen d'assurer à leurs employés de travailler en français. Par exemple, chez Provigo, les logiciels permettent la traduction simultanée dans les communications informatiques avec le reste du monde !

Que valent réellement les certificats de francisation que délivrent l'OLF? « Il existe à ce sujet un danger réel », reconnaît M. Rondeau. Le certificat, c'est le plancher. Le maximum est défini dans le préambule de la Charte : le français doit devenir la langue normale et habituelle du travail et du commerce. »

Pour y arriver, il faut « un changement de cap : par exemple, rendre actifs les comités de francisation inactifs et relancer la promotion du français ». Les colloques d'entreprise, les programmes de soutien aux petites entreprises, sont des moyens déjà en place.

Mais il faut surtout viser les consommateurs, croit M. Rondeau. « Penser que les fonctionnaires vont franciser seuls toutes les entreprises est une illusion. »

La culture des Québécois, reconnaît-il, constitue elle-même un obs-

Voir page B-2 : Rondeau

Pas question pour Ferré de remiser sa colère

« Je ne comprends rien au désespoir des jeunes . . .»

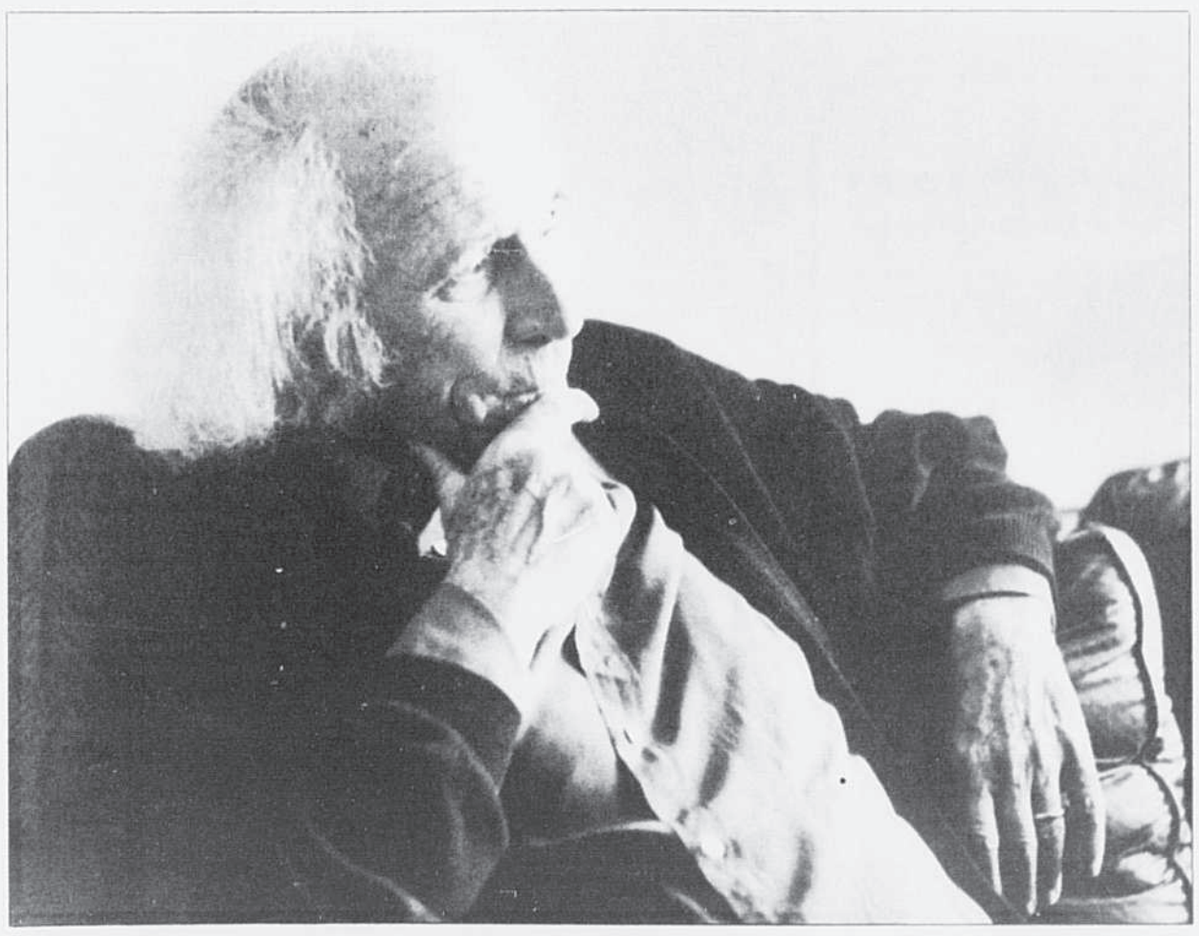


PHOTO JACQUES GRENIER

Léo Ferré fulmine encore et ses cibles sont nombreuses

Odile Tremblay

IL Y A quelque chose de Vigneault, dans le front dégarni, la couronne blanche et le regard perçant, comme si tous les poètes devaient se faire à un certain âge la même tête de prophète inspiré. Mais à 74 ans, l'éternel anarchiste arbore une chemise rouge sang (de la couleur de ses chaussettes), pompe sa cigarette et prône la révolution comme aux plus beaux jours. Depuis vingt ans qu'on qualifie Léo Ferré de vieux lion rugissant, eh bien il rugit encore : contre la connerie, contre la télé, contre la décadence, contre ceux qui profitent des artistes . . . mais pas contre la journaliste.

Si, en conférence de presse, il tempête et flamboie comme une star, en entrevue privée, Léo Ferré est courtois (malgré son épuisement manifeste), gentil, doux même. De quoi faire pâlir sa réputation de redoutable. Il faut dire que le Québec, il adore. Pour lui, c'est un peu la France, mais peuplée de gens qui lui ressemblent. Rien à voir décidément avec les États-Unis, ce pays abhorré qui risque d'attendre longtemps sa visite.

On a beau être un monstre sacré, le survivant de Brel et de Brassens, le dernier bastion de la grande chanson française, il faut bien se prêter en tournée au jeu des questions-réponses : « Une seule chose compte dans ce monde d'horreur, c'est la publicité », ricane-t-il. Va donc pour la publicité du poète.

Lors de ses spectacles à Québec, à Montréal, et, escale inhabituelle, à Rouyn-Noranda, il affrontera le public avec pour tout bagage sa voix, ses bandes magnétiques et un piano. Point d'orchestre à ses côtés comme lors de sa dernière visite en 86. Et si ses fans fredonnent d'avance les paroles des grands succès qu'il interprétera — *Les anarchistes, T'es rock Coco* et autres classiques —, ils découvriront aussi ses dernières créations : *Les vieux copains, Vison, l'Éditeur.* « Cette dernière chanson est très importante pour moi », précise Ferré en lâchant un boulet de canon sur une de ses nombreuses bêtes noires : « Elle prend à partie un éditeur. Or, j'en suis convaincu, tous les membres de cette corporation, où qu'ils se trouvent, sont de pures crapules vivant aux crochets des créateurs. Voilà ! »

Pas question pour Léo Ferré de remiser sa colère. Alors, il fulmine.

Voir page B-2 : Ferré

LE VOYAGE MAGNIFIQUE d'EMILY CARR

de Jovette Marchessault

avec: LOUISETTE DUSSAULT, CATHERINE BÉGIN, LOUISE BOMBARDIER, MICHEL LAPERRIÈRE
mise en scène: REYNALD ROBINSON
assistance à la mise en scène et régie: HÉLÈNE GAUDIN
conception visuelle: AUGUSTIN RIOUX
conception sonore: ROBERT CAUX

du 21 septembre au 14 octobre

À L'AFFICHE

1297, rue Papineau
Montréal
(Métro Papineau)
RÉSERVATIONS: 523-1211

théâtre d'aujourd'hui

◆ Rondeau

tacle à la francisation. Le comportement des gérants de service dans les ateliers de mécanique automobile est un exemple classique. D'autres réclament une informatique en français, mais achètent le premier logiciel anglais venu.

« Les gens, conclut-il, ont une responsabilité sociale par rapport aux français, comme ils en ont une face aux feux de circulation. » Il faudra donc « rejoindre l'opinion publique ». Reste à savoir s'il va réussir à convaincre le ministre, selon qui une telle campagne d'information et de publicité constitue à priori de la propagande.

Mais le gouvernement libéral n'a-t-il pas lui-même contribué au climat actuel ? Les lois linguistiques adoptées ou proposées depuis 1985 ont favorisé la minorité anglophone plutôt que de promouvoir le français : la loi sur l'amnnistie des illégaux, qu'a d'ailleurs recommandée M. Rondeau, la loi sur les services sociaux en français, le projet de loi sur la fusion des organismes, la loi 178 sur l'affichage. Le gouvernement a accepté de s'interroger longuement sur d'éventuelles modifications sur l'affichage dans la sécurité routière, mais a refusé à priori de légiférer sur la francisation de la PME.

« Il est vrai que le gouvernement n'a pas voulu faire de vagues, convient M. Rondeau. Mais contrairement aux préjugés, dit-il, il ne laisse pas les choses aller. » Par exemple, les organismes ont accru leurs effectifs, un budget supplémentaire récurrent de 10 millions de dollars sert aussi à la promotion du français, alors qu'il y a eu des compressions budgétaires partout ailleurs.

Au plan de la gestion, M. Rondeau entend implanter à l'OLF ses méthodes qu'il a éprouvées ailleurs : ses cadres devront être capables de rendre rapidement des comptes. Au secrétariat de la politique linguistique, chacun de ses collaborateurs disposait d'un micro-ordinateur muni d'un logiciel de gestion de projet. « Je savais, en tout temps, où chacun en était rendu. C'est une forme de contrôle, admet-il, mais je m'y oblige aussi et chacun peut voir où j'en suis ».

Lève-tôt, M. Rondeau arrive à 7 h 00 au bureau et gère son temps avec une précision devenue légendaire. À la CÉCM, il pouvait, grâce à son *Mac*, savoir exactement combien de temps il avait consacré chaque semaine aux commissaires, aux cadres, aux directeurs d'écoles, et ainsi de suite.

M. Ryan nous a confié l'avoir choisi à cause de « son engagement au service de la langue française, et de sa capacité de faire fonctionner un grand ensemble, aussi bien sur le plan intellectuel qu'administratif ».

« M. Ryan est exigeant, a le souci du détail, confie M. Rondeau. Contrairement à d'autres, je n'ai pas trouvé difficile de travailler avec lui. Il y a des méthodes que j'ai apprises de lui ». Visiblement, les deux hommes s'admirent.

L'alliance Rondeau-Ryan date de janvier 1986, quand le ministre l'a accueilli dans son cabinet politique. « Je lui ai simplement offert mes services », raconte M. Rondeau.

Cinq mois plus tôt, Michel Pallascio, le président de la CÉCM, dans l'indignation générale des personnels, avait convaincu les commissaires de congédier leur directeur général. M. Pallascio ne pouvait travailler avec M. Rondeau. Il lui en imposait trop.

Sitôt arrivé au cabinet, M. Ryan le met à la tête du comité chargé de solutionner le problème des « illégaux » de la CÉCM. Trois mois plus tard, le comité déposait son rapport. En juin, l'Assemblée nationale votait l'amnistie !

L'année suivante, M. Ryan le choisit comme sous-ministre responsable du primaire et du secondaire. Joli pied-de-nez à la CÉCM ! Jugé incapable de gérer la CÉCM, il se trouve maintenant à la tête de l'ensemble du réseau scolaire.

En décembre 1988, c'est la crise de la loi 178. Le ministre Rivard y laisse sa tête. En mars, M. Ryan hérite du dossier.

« Le dossier linguistique était alors tellement mal foutu ! Je me suis dis que je pourrais probablement y rendre service. J'ai offert mes services à M. Ryan qui a accepté. » Il devient alors secrétaire à la politique linguistique.

Son entourage n'en revient pas : il a quitté « le » poste par excellence pour un obscur organisme. « J'y suis allé par conviction », réplique M. Rondeau.

Pendant les 16 mois qu'il y a passé, Jean-Claude Rondeau a discrètement complété ses classes. La coordination de la « revue de programme » des organismes de la loi 101, la défense de leurs crédits, l'a mis au courant de tous les dossiers. Il a présidé aussi le groupe de travail sur l'affichage routier et la sécurité du public.

Et puis cet été, le poste de président de l'OLF s'est libéré. M. Ryan avait son homme à portée de la main.

◆ Hydro-Québec

Hydro-Québec soutient que cette dévalaison sera marginale dans un écosystème maritime de la taille du Manitounouk. Les poissons contaminés ne seront pas assez nombreux, selon M. Guertin, pour affecter une faune aussi mobile que les bélugas et les phoques. Un phénomène naturel réduira par ailleurs les concentrations de mercure en suspension dans l'eau : le sel produit une « floculation » avec le mercure qui l'amalgame à d'autres produits avant de le déposer au fond.

Hydro craint davantage cette accumulation sur les sédiments du détroit, principal habitat faunique exploité par les Inuit de Kuujjuarapik. Elle a commandé une étude à l'embouchure de La Grande pour voir si celle accumulation est mesurable et, partant, susceptible d'impacts.

Pour les pêcheurs et chasseurs inuit, les réductions de 75 % et de 85 % des débits de la Petite et de la Grande vont en modifier grandement les estuaires. Il y aura trop d'eau douce à la sortie des turbines de GB 1, et plus assez dans les estuaires où l'eau salée et sa faune domineront tout éventuellement. Des espèces comme le béluga pourraient les délaisser, affirment les maîtres de chasse cris et inuit.

Hydro réplique que les impacts des détournements seront marginaux. Les cours d'eau asséchés vont se revégéter, comme on en voit dans la région, formant des micro-systèmes plus verdoyants que tout ce qui les entoure. Le centre asséché de la Caniapiscau est, dit-on, devenu une petite rivière fort productive en salmonidés malgré son allure de désert biologique. Et sa taille rend le cours d'eau désormais plus accessible aux pêcheurs, autochtones ou blancs.

Dans la problématique des estuaires Hydro semble plus hésitante. M. Claude Demers, responsable de l'étude réalisée dans les années 70, estime que l'eau douce se concentrera en surface en raison de son poids moléculaire inférieur. Il y aurait deux écosystèmes aquatiques là où il n'y en avait qu'un dans le détroit de Manitounouk. Et dans les estuaires, dit-il, on assistera à une augmentation de la biomasse car les écosystèmes d'eau salée sont plus productifs en milieu nordique.

PHOTO LOUIS-GILLES FRANCOEUR

Les eaux du complexe Grande Baleine aboutiront dans le détroit de Manitounouk par la vallée de la Domanchin, où sera construite la centrale GB 1, la plus importante du complexe. Le détroit de Manitounouk constitue le principal lieu de chasse des Inuits de Kuujjuarapik et, jusqu'au printemps, leur sert de chemin de glace cotier.

PHOTO LOUIS-GILLES FRANCOEUR

Le maire de Kuujjuarapik, M. Sapa Flemming, devant la baie dont l'écologie sera profondément modifiée par la réduction de 85 % des apports d'eau douce de la Grande rivière de la Baleine, qui sera asséchée au profit des turbinbes de GB 1.

Hydro-Québec admet par contre que les craintes des autochtones sont fondées quant à un éventuel réchauffement des eaux de surface du détroit de Manitounouk. La turbulence des apports d'eau douce créera un courant qui fera fondre la glace entre les îles de l'archipel Manitounouk, coupant ainsi la route d'hiver aux chasseurs chargés d'approvisionner les populations inuit et cries.

L'eau douce fondra plus tôt au printemps car elle emmagasine moins de froid que la glace faite d'eau salée, qui gèle à plusieurs degrés sous zéro. Le couvert de glace utilisé pour la chasse du printemps disparaîtra donc un mois, peut-être deux trop tôt, avec d'importantes conséquences sur l'alimentation et la culture inuit, estime les maîtres de chasse cris, comme John Petagumskum, ou des chasseurs inuit comme Jimmy Flemming.

C'est une des raisons qui poussent Hydro-Québec à construire une route entre GB 1 et Poste-de-la-Baleine dont elle utiliserait l'aéroport. Mais les chefs autochtones ne veulent pas de cette route par crainte de la « marée blanche » qui fondra sur le village avec son cortège de drogue, d'alcool et de MTS. Reste donc une « route d'hiver » ou un sentier que les autochtones pourraient emprunter à longueur d'année avec leurs motoneiges et leurs tout-terrain et qui serait, de ce fait, fermée aux Blancs.

Les Cris, qui chassent intensivement à l'intérieur, pensent que la noyade de nouvelles terres affectera le troupeau de caribou. Mais cette crainte ne semble pas pour l'instant fondée sur des arguments très solides car les chasseurs des deux nations confirment ce qu'on voit du haut des airs : le caribou va partout, même sur les îles les plus éloignées. Comme moins de 1 % du territoire serait noyé, il est difficile de prédire une catastrophe écologique sur cette base.

Même le débat qui entoure les « phoques d'eau douce » du Grand et du Petit Lac aux Loups marins pourrait bien devoir, lui aussi, revenir à des proportions plus modestes. On ne sait si ce petit troupeau est ou non une sous-espèce. Selon M. Guertin on voit régulièrement des phoques en eau douce en Gaspésie et la population des deux lacs pourrait être le fruit d'apports constants en provenance de la Baie de l'Ungava. Une étude déterminera si les phoques du Grand lac des Loups marins sont différents de ceux des baies d'Hudson ou de l'Ungava.

Les nouvelles variantes du projet étudiées par Hydro pourraient, en réalité, laisser intact ces deux grands lacs. Ainsi que les phoques, jugés beaucoup trop « médiatiques ». Et des biologistes pensent que si ces phoques devenaient un symbole des dommages environnementaux de GB, cela détournerait en réalité l'attention des impacts les plus importants, comme l'asséchement partiel de la Grande et de la Petite rivière de la Baleine.

Si Hydro devait détourner 44 mètres cubes du bassin de la Nastapoka au profit des turbines de GB 1, l'habitat des phoques d'eau douce pourrait baisser de un à deux mètres. C'est environ la baisse qu'enregistraient cet été les deux lacs en raison de la sécheresse. Et des chasseurs cris nous ont affirmé qu'il avait plu cet été un peu plus que d'habitude, ce qui peut signifier que des baisses de cette amplitude font partie du cycle naturel dans la région.

M. Guertin voudrait expérimenter une autre technique d'évaluation. Au lieu de déterminer en audiences certaines mesures de mitigation, on choisirait d'attendre de voir exactement ce qui va se passer, pour s'ajuster ensuite. Ainsi, les rivières asséchées pourraient être en partie restaurées par la construction de seuils. On pourrait faire la même chose pour le contrôle des étiages dans certains plans d'eau appauvris par une ponction au profit des turbines.

Ces aménagements pourraient devenir d'excellentes frayères ou site d'alimentation du poisson grâce à l'expérience acquise à La Grande où certains ponceux sont devenus les meilleures frayères de la région !

Quant à la « disparition » de la faune ailée de cette région, prédite par la Audubon Society sur la foi d'une analyse théorique dont les médias québécois ont fait grand écho, elle est difficile à soutenir sur le terrain. La sauvagine est peu présente dans les territoires éventuellement noyés, qui sont déjà en eau pour la majeure partie. Les espèces ailées se concentrent sur la côte, plus riche et plus propice à la nidification et à l'alimentation des oisillons. Ce sera la portion du territoire la moins touchée par le projet...

Demain: le véritable enjeu : le territoire

Erratum

Nous avons écrit hier que 30 % de la consommation énergétique du Québec était le fait des alumineries. Il aurait fallu lire 10 %, un pourcentage qui sera d'ailleurs atteint seulement lorsque les projets en cours seront complétés.

◆ Ferré

Ses cibles sont multiples : les animateurs d'émissions de télé qui portent aux nues une Vanessa Paradis et négligent les vrais poètes, le ministre de la Culture qui ne le consulte pas avant d'engloutir des millions, les chefs d'orchestre, Von Karajan en tête, qui se croient plus importants que les compositeurs. « Je suis un peu violent, comme ça, dans la parole, sinon on ne m'écoute pas », prévient-il. En privé, il ajoute : « J'ai cru trop au Père Noël. Maintenant quand je le rencontre, je lui crache dessus. C'est pas celui que j'ai inventé. »

L'interprète d'Aragon, de Rimbaud et de Verlaine ne puise pas l'inspiration chez ses contemporains de la fin du siècle : ni chanteurs ni écrivains du jour n'ont su le faire rêver. Si, à son avis, les poètes étaient peu nombreux d'avance, aujourd'hui, il n'y en a tout simplement plus. « La télé a tout cassé », estime-t-il. Mais lui continue à lire des signes, à capter des images autour de lui : « L'autre jour, j'ai vu une araignée qui me regardait », confie-t-il soudain.

Étrange mais vrai, le public de cet amant du temps passé se compose à 90 % de jeunes de moins de 22 ans. Pourquoi ? « Parce que je suis jeune, finalement. » Puis il soupire. « Je les rejoins par le biais de la musique, pour leur montrer ensuite le chemin de la poésie. La musique, c'est le véhicule qui apporte la poésie à l'oreille. »

Les jeunes, il connaît, ayant lui-même trois adolescents qui, côté musique, préfèrent Tom Cruise à papa. « Mais moi aussi, j'ai eu leur âge et je croyais comme eux à ce que je faisais. On ne peut rien faire pour les jeunes, alors je ne fais rien. Chacun sa vie. Est-ce que je ressemblais à mon père, moi ? Non. J'étais le canard à la maison. »

Une chose le tarabuste : l'épidémie de suicides qui frappe les jeunes. *No future* ! Allons donc ! Si Ferré s'est un jour demandé sous la pluie d'Ostende « si ça vaut le coup de vivre sa vie », il a répondu oui, sans hésitation. « Je ne comprends rien à ce désespoir des jeunes, dit-il. C'est intéressant d'aller au-devant du mystère qui entoure son avenir. Et puis le désespoir, on peut le vaincre facilement par la pensée. Il faut vouloir. »

Au cours de sa longue carrière qui a débuté au mythique *Boeuf sur le toit*, Léo Ferré a fréquenté toute la faune artistique de Paris. Entre tous, un personnage l'a frappé, impressionné : André Breton. « Pour son intelligence, pour sa discrétion, parce qu'il ne parlait jamais de ce qu'il connaissait », dit-il. En 1956, le pape du surréalisme s'est présenté en larmes chez le poète qu'il brûlait de connaître; il venait d'enterrer son père. Ce fut le début d'une grande amitié.

Souvent, Ferré l'a reçu dans sa maison de l'Eure, lui réservant une chambre toute rouge : « Cette nuit, j'ai dormi dans une cerise », commentait l'auteur de *Nadja*. Mais quand son hôte lui demanda de préfacer le recueil *Poètes, vos papiers*, mal lui en prit. « Léo, en danger de mort, ne faites jamais paraître ce livre », de répondre André Breton. « Je ne comprends toujours pas ce qu'il a voulu dire par là », s'étonne encore Léo Ferré.

Hélas, cet heureux temps n'est plus. Le surréalisme est enterré et son pape avec lui. Même Paname, ce Paris Canaille que le poète a tant chanté, lui semble aujourd'hui envahi et pollué par les automobiles. De toute façon, Léo Ferré a troqué depuis plusieurs années la France pour l'Italie et vit avec sa famille dans un paisible petit village de Toscane. On est loin du tourbillon de mai 68 : « Disons que ça m'arrangeait de changer d'air. La France, je connais trop ou pas assez... Allez savoir ! »

Et vieillir ? L'anarchiste à l'éternelle gueulante se défend bien d'avoir acquis un atome de sagesse en cours de route. « Mais on juge moins, on apprend à mieux aimer les gens, concède-t-il. C'est mieux qu'avant, en somme. » Avec le temps, va...

LE GUIDE DU WEEK-END

Montréal, vendredi 28 septembre 1990

NOS CHOIX

THÉÂTRE

L'École des femmes Dans la lumière de faits divers récents et noirs, René-Richard Cyr examine lucidement, à travers Molière, les rapports entre les hommes et les femmes au 17e siècle comme aujourd'hui. Une « comédie » pas tellement drôle. Théâtre du Nouveau Monde.

◇

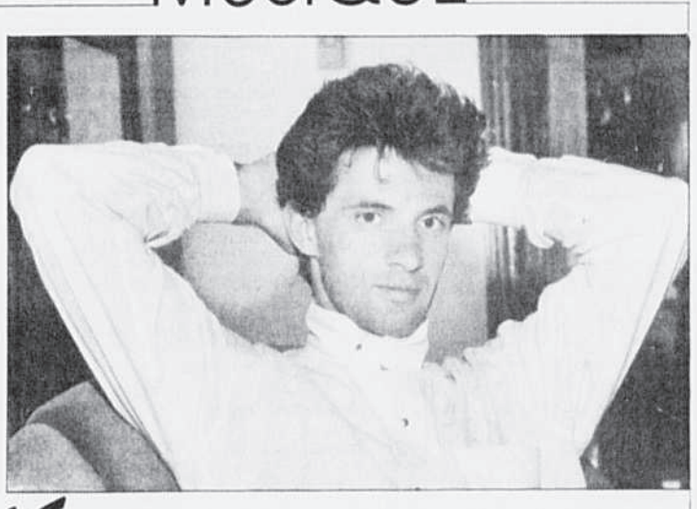
Les totems d'Emily Vue par l'auteure d'*Anaïs dans la queue de la comète*, Jovette Marchessault, la trajectoire spirituelle, familiale, picturale et littéraire d'Emily Carr, artiste de la côte ouest (1871-1945). Texte morcelé et bavard mais lyrique et souvent émouvant. Théâtre d'Aujourd'hui.

◇

Les souris de Kafka À partir d'une nouvelle de Kafka, *Joséphine la cantatrice ou le Peuple des souris*, l'auteur américain Michael McClure et le traducteur et metteur en scène québécois André Therien nous proposent une captivante réflexion sur l'art et la société dans une présentation visuelle saisissante. Salle Fred-Barry.

— **Alain Pontaut**

MUSIQUE



Piano. Le pianiste yougoslave Kemal Gekic (notre photo) donne un récital gratuit dimanche à 20 h à l'église de la Visitation, 1847 boul. Gouin est. Il jouera des oeuvres de Chopin, Liszt, Balakirev et Beethoven.

◇

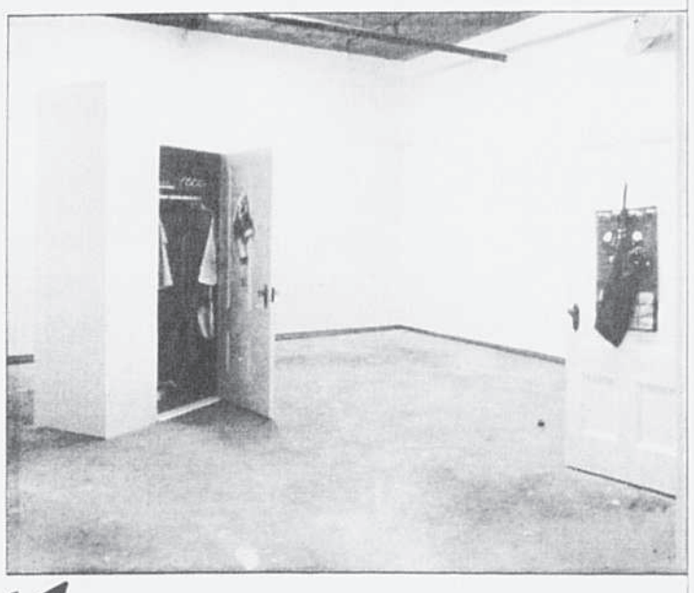
Premier concert de ces dames. Pour débuter leur 99e saison, le Ladies Morning Musical Club présente le Takacs Quartet dimanche à 15 h30 à la salle Pollack. Au programme : des oeuvres de Haydn, Bartok et Beethoven.

◇

Matinée OSM. La pianiste soviétique Elena Bashkirova est la première invitée des matinées de l'OSM dirigées par Charles Dutoit ce dimanche à 14 h 30 à la PdA. Au programme : des oeuvres de Beethoven, Tchaïkovski et Rossini.

— **Marie Laurier**

ARTS VISUELS



Visions 90 Quinze artistes présentés comme la *relève* donnent sur l'art actuel des points de vue divers : installations, peinture, sculpture, photographie. Il faut voir l'installation de Claude Simard (notre photo) comme une métaphore de l'ère du sida : deux garde-robes bâillent leurs contenus où se dissimulent les reliques d'une époque débridée à jamais révolue. CIAC, 3576 Place du Parc, Galerie d'art Lavalin, 1100 boul. René Lévesque. Jusqu'au 21 octobre.

— **Claire Gravel**

L'ÉVÉNEMENT DE LA SEMAINE

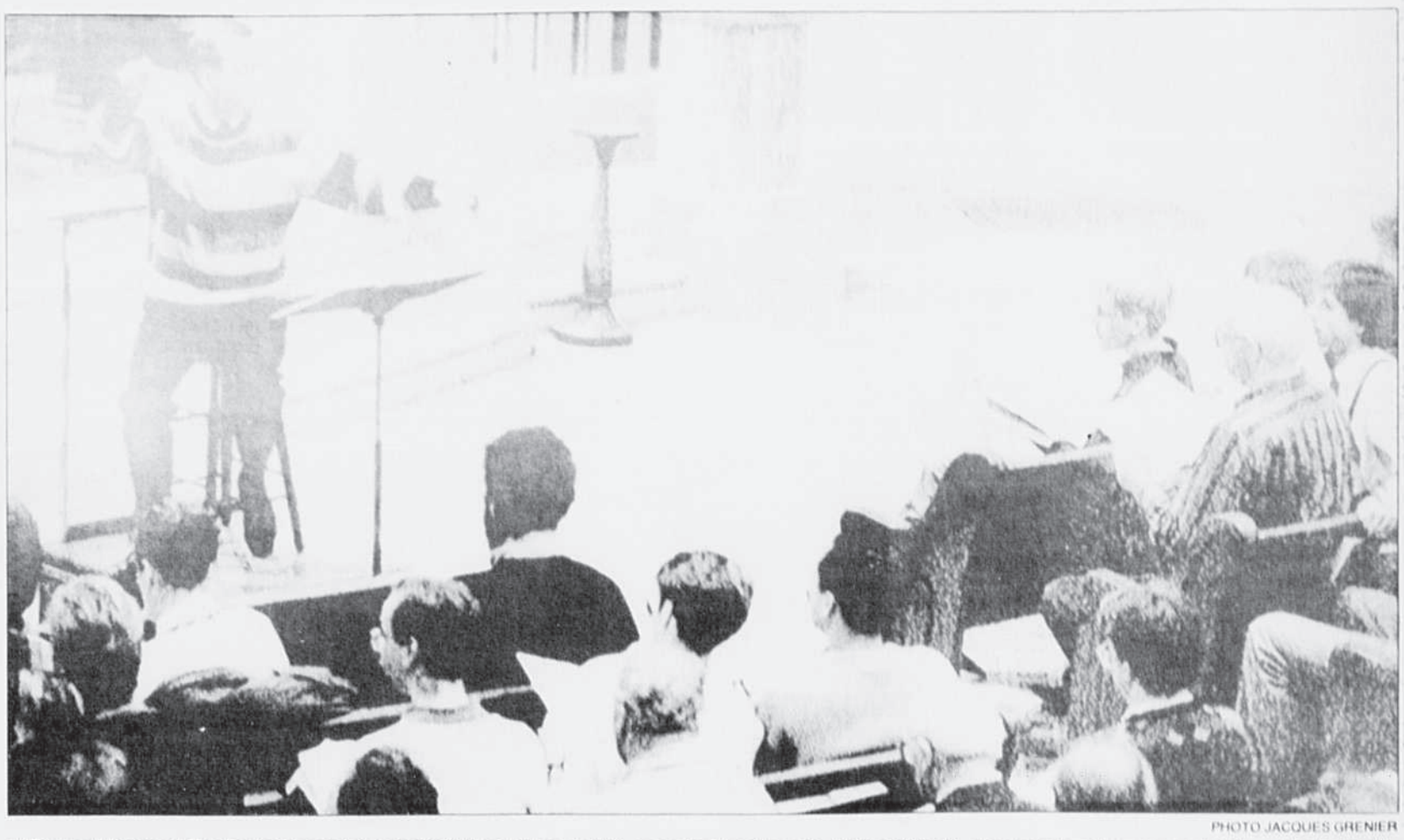


PHOTO JACQUES GRENIER

L'Ensemble vocal Tudor de Montréal (en répétition ici en 1988), sous la direction de Patrick Wedd, donnera lundi un concert à la salle Redpath, que CBF-FM diffusera en direct à 20 heures, pour conclure la Journée internationale de la musique.

Sons en fête

Le Conservatoire célèbre lundi la Journée internationale de la musique

DE NOMBREUSES manifestations marqueront lundi la Journée internationale de la musique, notamment celles organisées au Conservatoire de musique de Montréal. Voilà donc une excellente occasion, pour le public montréalais, de visiter ce bâtiment sis au 100 rue Notre-Dame est, et conçu en 1922 par le célèbre architecte montréalais Ernest Cormier.

Les portes seront ouvertes à compter de 8 h 30, ce 1er octobre, et un service d'accueil offrira le café aux invités dans le hall d'entrée. Puis ce sera une suite ininterrompue de concerts et de récitals des étudiants du conservatoire dans les studios et différents lieux environnants. Par exemple, le midi, le Quatuor à cordes donnera un concert dans le hall de l'Hôtel de Ville. Un autre sera donné par l'Orchestre à vent, sous la direction d'Alain Cazes. À 15 h40, le directeur Albert Grenier et le compositeur-musicologue Liette Yergeau donneront une causerie de circonstance. La journée se terminera par un vin d'honneur, précédé à 16 h d'un récital de la Chorale et des instruments à vent sous la direction de Louis Lavigueur.

Par ailleurs, toujours dans le cadre de cette journée, l'éditrice Louise Courteau et le Centre de musique canadienne au Québec lanceront lundi après-midi un ouvrage pédagogique intitulé *Sons d'aujourd'hui* en présence de nombreux musiciens. Ce matériel est constitué des livres du maître et de l'élève, ainsi que d'un coffret de 10 cassettes d'oeuvres des meilleurs compositeurs de musique contemporaine du Québec.

En plus de souligner la Fête de la musique dans toutes ses émissions musicales lundi prochain, Radio-Canada diffusera en direct, de la salle Redpath de l'Université McGill, un concert donné par l'Ensemble Tudor de Montréal sous la direction de Patrick Wedd. À Radio-concert, à 20 h au réseau FM de Radio-Canada.

— **Marie Laurier**

LA TÉLÉ DU WEEK-END

VENDREDI

Double personnalité. Un romancier se rend chez une vedette de télévision pour enquêter sur la mort d'une jeune fille, dans le drame policier de Claude Chabrol, *Masques*. Avec Philippe Noiret, Robin Renucci et Anne Brochet.
R.-C., 20 h.

L'alcool en question. Est-ce que les détenteurs de permis d'alcool sont responsables de l'état d'ébriété de leurs clients ? C'est la question que pose Michel Viens à ses invités à *Droit de parole*.
R.-Q., 20 h.

Séquestrés. À *Parler pour parler*, Janette Bertrand reçoit des invités qui discutent, entre deux bouchées, de leur expérience d'otage.
R.-Q., 22 h.

Information critiquée. Au magazine *Le Point*, le journaliste Claude Sauvé et le réalisateur Alain Saulnier présentent un reportage sur la liberté de la presse et la circulation de l'information lors des événements d'octobre 1970. Parmi les invités, mentionnons Marc Lalonde, Robert Comeau et Pierre Pascau.
R.-C., 22 h 25.

Intérêts. Le film *The Pawnbroker*, réalisé en 1964 par Sidney Lumet, illustre comment un juif victime des camps de concentration devient un prêteur sur gages sans pitié ou presque.
PBS, 1 h.

SAMEDI

Course aux connaissances. Les *Génies en herbe* vont s'en donner à coeur joie dans la nouvelle formule de cette brillante émission où des jeunes rivalisent de vitesse pour répondre aux questions de l'animateur.
R.-C., 16 h 30.

Humour. Pauline Martin revient à l'écran dans l'émission de variétés *Samedi P.M.*, version améliorée espère-t-on. Deux nouvelles figures, Luc Guérin et Diane Lavallée, rejoignent une équipe de joyeux lurons formée, entre autres, de Raymond Legault et Martin Drainville.
R.-C., 19 h.

Anne Hébert. Yves Simoneau a réalisé un film plutôt moyen en adaptant *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert, mais qui mérite le coup d'oeil ne serait-ce que pour se replonger dans l'oeuvre de l'auteure de *Kamouraska*.
R.-Q., 21 h.

Sainteté. Maurice Pialat a adapté sobrement le récit de Bernanos, *Sous le soleil de Satan*. Gérard Depardieu interprète un jeune curé de campagne robuste, mais tourmenté.

« Sous le soleil de Satan ».

R.-Q., 22 h 45.

DIMANCHE

Rivalité. Pour aviver la rivalité entre Montréal et Québec, les deux équipes de hockey de chaque ville s'affrontent dans un match préliminaire.
TQS, 19 h 30.

Ad lib. L'émission *Ferland/Nadeau en direct* débute ce soir et elle est consacrée à la chanson québécoise avec Marie-Denise Pelletier, Véronique Béliveau, Francine Raymond et Léo Ferré. Pour le volet des actualités, Gil Rémillard parle de l'avenir des négociations constitutionnelles, Konrad Sioui est interviewé par Pierre Nadeau et le sénateur Jacques Hébert explique le blocage de l'adoption de la TPS.
T.M., 19 h 30.

Du Canata au Kanada. L'équipe du *Point* propose un grand reportage intitulé *Le Kanada de l'an 2000*. Cette émission spéciale, animée par Simon Durivage et Madeleine Poulin, a pour sujet l'évolution de la situation des autochtones au pays. Elle est divisée en quatre volets : État de la situation, Histoire, Revendications et Québec. Rappelons que le vocable « Canada » provient du mot iroquois déformé « Kanata », qui signifie village ou bourgade.
R.-C., 20 h.

Viol. Dans le drame poétique *La source*, d'Ingmar Bergman, des bergers violent et tuent une jeune fille avant de demander asile à ses parents.
R.-C., 23 h 35.

— **Guy Ferland**

CINÉMA

Nicole Garcia

Une actrice passe de l'autre côté de la caméra

AVEC *Un week-end sur deux*, qui prend l'affiche au Berri, Nicole Garcia passe de l'autre côté de la caméra, et nous démontre un authentique tempérament d'auteur et de metteur en scène.

Et par la même occasion, confirme celui d'une splendide comédienne, Nathalie Baye. Cette dernière joue magnifiquement un rôle de mère non conventionnelle, doublée ici d'une actrice en rade. Interprétation attachante et déroutante, dynamique et fragile.

Dans cette histoire d'une femme divorcée qui se bat pour reconquérir, un week-end sur deux, l'affection de ses enfants, la nouvelle réalisatrice sait admirablement canaliser la trajectoire de ses personnages, cadrer leurs émois et organiser le déroulement de cette histoire d'escapade et de malentendu amoureux. À voir.

— **Francine Laurendeau**

Nathalie Baye dans « Un samedi sur deux ».